

## Dossier

### Leçons à tirer de la culture subversive des maoïstes français de la Gauche Prolétarienne

La [revue Éléments](#) publie dans son numéro 159 de mars/avril 2016 une série d'interviews d'anciens maos sur leur parcours militant. Stéphane Courtois (historien), Jean-Paul Brighelli (universitaire), Christian Harbulot (Ecole de Guerre Economique) et Kostas Mavrakis (philosophe et peintre) ont eu des vies très différentes mais Knowckers publie l'intégralité de l'interview de Christian Harbulot.

*Propos recueillis par Alain de Benoist, François Bousquet et Pascal Eysseric*

#### **1°) Dans quelle branche de la mouvance maoïste vous êtes-vous engagé ? Et à quel moment ? Quelles y ont été vos activités ?**

CH : J'ai commencé à m'intéresser aux maos dans les années 70/71 quand j'étais encore lycéen. Mais j'ai rejoint « l'unité mao » de Nancy (c'est ainsi qu'on l'appelait) quand j'ai débuté mes études supérieures. J'étais un militant de base qui participait à des actions de sensibilisation en milieu étudiant. Les « établis » et leurs relais en milieu ouvrier étaient dans la périphérie de Nancy, où il y avait encore des usines. Contrairement aux caricatures que j'ai pu croiser en « montant » à Paris pour assister à des réunions de coordination lycéenne, ce groupe était très « humain ». Ses meneurs ne manifestaient aucun autoritarisme ou tentative de manipulation des nouveaux venus. Au contraire, ils me précisèrent que le chemin que je voulais prendre n'allait pas être simple... Les rejoindre correspondait à une tentative de vivre autre chose. Vu de l'intérieur, ces maos exprimaient à leur manière quelque chose de rare, de l'enthousiasme<sup>1</sup>. Ils ne donnaient pas l'impression de courir après une révolution ratée en mai 1968. J'avais l'impression qu'ils poursuivaient plus modestement un combat qui s'était libéré de tout calendrier. Bien des années plus tard, lorsque j'ai lu l'ouvrage d'Hamon et Rotman, *Génération 68*<sup>2</sup>, je n'ai pas reconnu ce que j'ai ressenti à Nancy. La description qu'ils ont faite du milieu mao était le miroir déformant du microsisme gauchiste parisien. Je n'aurais jamais rejoint les rangs de l'ex Gauche Prolétarienne<sup>3</sup> si cette forme d'engagement s'était résumée à ce qu'en ont restitué ces deux auteurs.

#### **2°) Êtes-vous allé à Pékin ou à Tirana ?**

CH : Non. A Nancy, les maos que je fréquentais étaient plutôt distants par rapport à ce type d'allégeance idéologique. A titre d'exemple, on n'était pas dupe sur la manière dont les Chinois rédigeaient leur journal *Pékin Information*<sup>4</sup>. Je me souviens d'une réunion des Amitiés franco-chinoises à Nancy au cours de laquelle nous n'avions pas hésité à nous moquer

---

<sup>1</sup> Daniel Rondeau, *L'Enthousiasme*, Paris, Les Cahiers Rouges, Grasset, 2006 (première édition au Quai Voltaire, 1988).

<sup>2</sup> Hervé Hamon et Patrick Rotman, *Génération*, 2 tomes, Paris, Seuil, 1987-1988.

<sup>3</sup> Ce mouvement fut dissout par le gouvernement en 1970 mais continua à exister derrière le titre de son journal *La Cause du Peuple*.

<sup>4</sup> Traduit notamment en français.

publiquement de cette forme de propagande indigeste qui n'avait pas la moindre résonance constructive dans les milieux que nous tentions de sensibiliser.

### **3°) Comment jugiez-vous les autres factions du mouvement prochinois (GP, VLR, PCMLF, CMLF, etc.) ?**

CH : Il existait en Lorraine une section du PCMLF. Leur clandestinité nous semblait peu appropriée à la situation. Pourtant on avait une sorte de respect pour ces « dissidents » qui avaient eu l'audace de quitter le Parti Communiste français. Mais leur position était très enfermée dans une approche dogmatique de la politique. Ils se considéraient comme les gardiens d'une doctrine trahie par l'URSS après Staline. Par la suite, j'ai croisé d'autres formes de militantisme marxiste-léniniste comme celui de Front rouge par exemple. Mais la rigidité était la même. Ils cherchaient à récupérer les clés d'un « temple » que le PCMLF avait déjà bien eu du mal à rendre crédible. VLR m'a surtout marqué par sa créativité. L'expérience du journal TOUT, proche de cette mouvance, eut une résonance particulière dans une fraction de la jeunesse. VLR voulait remuer la société française en écho à la fameuse formule de Pierre Viansson-Ponté<sup>5</sup> : « Quand la France s'ennuie ». On ne s'est pas assez attardé sur le fait que le malaise la société française est né en partie au sein des classes moyennes dont certains éléments recherchaient autre chose que le consumérisme comme projet de vie. Mais cette pulsion libertaire ouvrait les vannes sans construire pour autant des projets d'avenir.

### **4°) Qu'est-ce qui vous a poussé dans cette direction, plutôt que vers les trotskystes ou les anarchistes ? Qu'y avait-il chez les « maos » que vous ne trouviez pas ailleurs ?**

CH : Les maos parlaient avant tout de la France...des problèmes vécus par le peuple d'en bas. On les a souvent taxés de populisme, voire de démagogie à ce propos. Il n'empêche qu'ils ont révélé les dessous d'une certaine misère sociale. L'autre point important de leur positionnement politique a été la remise en cause du cadre idéologique établi pendant la guerre froide. Le PCF n'avait rien dit sur les crimes de Staline et encore moins sur sa trahison du principe élémentaire de solidarité révolutionnaire, en livrant à l'Allemagne nazie des centaines de communistes allemands réfugiés en URSS. Cette radicalité dans la rupture avec la real politik du modèle soviétique qu'un Morgan Sportès<sup>6</sup> s'est bien gardé d'analyser dans sa parodie du maoïsme, explique la détermination de nombreux militants.

Pour les maos, le mot France signifiait quelque chose. La référence à la résistance en fit sourire plus d'un. Mais elle exprimait une envie de renouer avec les germes d'un changement de société que le Conseil National de la Résistance avait tenté d'initier à la fin de la guerre. Dans le même ordre d'idées, le dialogue mené avec des gaullistes de gauche ou avec Maurice Clavel, avait un sens plus profond qu'on ne l'imagine. C'était peut-être le point de similitude le plus fort qu'ils pouvaient avoir avec le très lointain maoïsme chinois. Mao a réussi à battre ses adversaires parce qu'il joua à fond la carte de son pays. De leur côté, les trotskystes se situaient plus sur la ligne historique du dépassement du cadre national et tentaient, sans trop y croire de reconstituer une internationale disparue. Quant aux anarchistes, ils se réfugiaient dans une révolte antisystème.

---

<sup>5</sup> Titre d'un éditorial du journal *Le Monde* publié le 15 mars 1968, juste avant le début des événements de mai. Son contenu a été reproduit par ce quotidien en 2008 : [http://www.lemonde.fr/le-monde-2/article/2008/04/30/quand-la-france-s-ennuie\\_1036662\\_1004868.html](http://www.lemonde.fr/le-monde-2/article/2008/04/30/quand-la-france-s-ennuie_1036662_1004868.html)

<sup>6</sup> Morgan Sportès, *Maos*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 2006 (**Prix Renaudot des lycéens** 2006). *Ils ont tué Pierre Overney*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 2008.

**5°) Avez-vous songé à travailler en usine ? Comment perceviez-vous ceux qui ont franchi le pas et sont passés « de l'amphi à l'établi » ?**

CH : J'ai refusé de m'établir en usine pour une raison très personnelle. Mes parents venaient d'un milieu modeste et s'étaient démenés pour que mon frère et moi puissions faire des études. Ils n'auraient pas compris que je crache sur leur sacrifice. Autrement dit, les valeurs qu'ils m'avaient inculqué l'emportaient sur des considérations militantes. Ce qui a aussi joué dans cette décision est l'essoufflement de la dynamique. En 1972, je fus témoin d'une séance de « rectification de ligne... Un « permanent » de la direction mao en Lorraine joua ce jour-là les commissaires politiques et nous donna l'ordre d'aller à l'usine. Quelques mois plus tard, j'appris que sa compagne s'était rebellé parce qu'elle en avait marre de trimer à la chaîne pendant qu'il jouait les révolutionnaires professionnels. Cette crise interne était significative d'une comédie humaine mal jouée par certains de ses protagonistes. Elle eut lieu dans d'autres unités maos.

**6°) Avez-vous été tenté de vous engager dans l'action directe ? Pourquoi ? Quel salut attendre de la violence révolutionnaire ?**

CH : En arrivant à Paris en 1973, j'ai découvert une ambiance particulière. Les militants les plus anciens étaient usés et avaient intériorisé une forme d'acceptation de l'échec. Ils n'avaient pas réussi à créer une force alternative au PCF. Les syndicats traditionnels conservaient la confiance d'un monde ouvrier en pleine mutation. Les tentatives d'implantation dans le monde paysan étaient très limitées. L'agitation lycéenne et étudiante s'essouffait.

Mais le plus grave était l'absence de bilan sur des années d'activisme. De facto, la direction mao n'assuma pas sa décision de dissoudre ce qui restait de l'organisation. Elle contourna le problème en faisant du porte à porte auprès des militants les plus aguerris disséminés sur le territoire. Et elle fit semblant d'organiser une réunion nationale à Versailles pour clore définitivement le processus. La réunion d'autodissolution fut une véritable caricature de l'expression politique. Les ouvriers (et il y en avait), les militants immigrés du Mouvement des Travailleurs Arabes et les militants les plus jeunes ne comprenaient pas pourquoi leurs aînés sautaient ainsi d'un train encore en marche.

Les responsables n'ont pas osé admettre publiquement qu'ils avaient fait fausse route. Bien longtemps après, j'appris que Benny Levy s'était penché avec Jean Paul Sartre sur les raisons qui expliquaient la défaite de la Commune de Paris afin de comprendre l'échec du mouvement mao. Cette relecture de l'histoire du mouvement révolutionnaire en France était franchement à côté de la plaque. On attendait un tout autre niveau d'analyse.

Les années passées entre 1974 et 1977 correspondent à la recherche d'un second souffle. L'hypocrisie des anciens qui s'inventèrent de belles histoires pour abandonner le combat, a généré un durcissement de l'engagement. Mais c'était une mission impossible de repartir presque à zéro. Le recours à la violence révolutionnaire ne changea rien à ce constat.

**7°) Pourquoi avez-vous cessé de croire au maoïsme ? Comment en êtes-vous sorti ?**

CH : L'engagement politique n'a de sens que s'il débouche sur un chemin qui mène à la victoire. De 1966 à 1973, les maos ont tenté d'en construire un. Mais sans succès in fine. Même lorsque j'avais l'impression de faire œuvre utile, en assurant près de Paris la protection d'une des premières réunions entre Palestiniens et Israéliens de gauche, j'avais l'impression de marcher à côté du monde réel. Je suis sorti de cette démarche parce qu'il ne fallait pas se mentir sur l'impossibilité d'obtenir un ancrage pertinent dans la société française.

**8°) Quel regard portez-vous rétrospectivement sur cet engagement (fierté, nostalgie, regret, remords) ? Quels enseignements en avez-vous tiré ?**

CH : Quand je vois l'état du monde actuel, et que je m'attarde notamment sur le bilan du monde occidental, je n'ai pas l'impression d'avoir raté l'occasion de participer à la construction du meilleur des mondes. En revanche, je regrette que De Gaulle n'ait pas su trouver les mots parler à la jeunesse et exprimer ce qu'il voulait faire. Sa solitude dans sa volonté de faire aboutir un projet stratégique pour la France me le rend très sympathique à posteriori. Le fait qu'un groupuscule marxiste léniniste ait appelé à voter pour lui aux élections présidentielles de 1965 n'était pas si absurde lorsqu'on relit l'Histoire.

**9°) Dans *La Chinoise* (1967), Godard évoque des savants égyptiens qui auraient jadis enfermé un groupe d'enfants en bas âge pour savoir s'ils apprendraient à parler tout seul. Quinze ans plus tard, on fait sortir les reclus. Il se trouve qu'aucun d'entre eux ne parlait... ils bêlaient. Peut-on y voir une parabole de ces années-là ? Ou bien, si parabole il y a, elle fait injure au passé ?**

CH : Je ne pense pas qu'un OS qui faisait les "trois huit" dans les conditions de travail particulièrement critiquables de certaines usines de l'époque avait l'impression de bêler lorsqu'il se révoltait.

**10°) Comment expliquez-vous après-coup le développement qu'a connu le maoïsme en Europe ? Était-ce vraiment un phénomène « de gauche » ?**

CH : L'expression du maoïsme en Europe, principalement en France, en Italie et au Portugal, a été un ultime sursaut pour s'extirper du cul de sac dans lequel s'était enfermé le modèle soviétique. L'impasse de la construction du socialisme dans les pays de l'hémisphère Nord ne pouvait être contournée que par une main tendue vers le Tiers Monde. Le maoïsme à la française en était une esquisse très fragile. Sur ce point précis, il s'agissait d'un phénomène « de gauche ». Mais j'ajouterai qu'il présentait en pointillé un lointain parallélisme avec la tentative de troisième voie que le général de Gaulle tenta d'initier sans succès pour briser l'encerclement du modèle idéologique des deux Blocs.

**11°) Quelles sont les figures marquantes que vous avez croisées ? Y a-t-il eu une personnalité qui se détache (Benny Lévy ou autre) ? Quel regard portiez-vous sur Sartre et Althusser ?**

CH : La particularité de la GP est d'avoir su capter un fort coefficient de matière grise dans les milieux étudiants, universitaires et intellectuels. Il y eut des gens brillants. Je pense en particulier à des personnes comme Denis Clodic<sup>7</sup> qui joua par la suite un rôle influent au sein du consortium universitaire ParisTech. La pensée dissidente de gauche par rapport au PCF, symbolisée par Althusser et Sartre, a donné à cette mouvance une résonance non négligeable. Elle prit le contrepied de la stratégie d'influence<sup>8</sup> initiée dès 1947 par les Etats-Unis pour contrer la montée du communisme au sein de l'intelligentsia.

**12°) L'entrisme au sein du PS a constitué pour beaucoup de trotskystes soit un moyen de poursuivre leur engagement, soit un moyen opportun d'en sortir. Sauf erreur, rien de tel chez les « maos ». Pourquoi ?**

---

<sup>7</sup> Ancien dirigeant de l'Union nationale des comités de lutte d'atelier. Cette structure regroupait la base ouvrière des maos.

<sup>8</sup> Avec le soutien de personnalités telles que Raymond Aron et Michel Crozier.

CH : Les maos ont globalement conservé une vertu : se réaliser par eux-mêmes. La quête opportuniste d'un strapontin au sein du PS n'était pas dans leur ADN.

**13°) Y a-t-il encore aujourd'hui une mouvance des « anciens » ?**

CH : Il existe des petits cercles d'amis qui continuent à se voir mais sans aucune finalité politique. La survie d'une mouvance aurait été possible si les anciens avaient eu l'audace de porter sur eux-mêmes un regard critique. Ce que certains Tupamaros ont su faire en Uruguay au point de réussir à faire élire en 2010 un de leurs anciens dirigeants au poste de Président de la République.

**14°) Peut-on voir dans le spontanéisme des « maos » les germes de la révolution libertaire et bientôt libérale-libertaire, dont le journal *Libération*, créé sur les ruines du maoïsme, allait être l'épicentre ?**

CH : Libération est hélas le contraire du maoïsme. Ce journal n'a pas "donné la parole au peuple". Il s'est contenté de parler à sa place. Le résultat se limite à l'ajout d'un épisode de plus à la comédie humaine. Libération tel qu'il avait été pensé par les maos ne pouvait pas survivre dans la jungle médiatique. Soucieux de son avenir professionnel, Serge July a opté dès la fin des années 70 pour une voie de garage qui a été surtout marquée par l'opportunisme. Contrairement à ce que ses héritiers osent encore afficher comme symbole (cf. le poing levé d'une partie de la rédaction sur une photographie, prise en 2015), il est devenu l'exemple caricatural du faux engagement pour une cause.

**15°) Ce qu'on observe dans maints témoignages d'anciens « maos », c'est l'extraordinaire difficulté qu'ont éprouvé nombre d'entre eux à surmonter l'échec du maoïsme et à s'insérer dans leur nouvelle vie. Suicide, psychanalyse, alcoolisme, etc. Comment l'expliquez-vous ?**

CH : L'aventure humaine a un prix, celui de la vérité avec soi-même. Beaucoup de maos ont mis fin à leur jour en mourant ou en se laissant mourir, parce qu'ils estimaient sans doute que la vie, sans espoir de la changer réellement, ne valait pas la peine d'être vécue. Je ne suis pas resté insensible à ce message.

**16°) Que vous a inspiré le livre de Virginie Linhart sur son père entré en usine, puis réfugié dans le silence après une tentative de suicide (*Le jour où mon père s'est tu*) ? Et plus largement la difficulté des enfants des « maos » à survivre au désenchantement de leurs parents ?**

CH : C'est une sorte de cri. Et je l'entends. Je n'aimerai pas être enfant de mao. Et pourtant, j'ai trois enfants et je ne leur cache rien de mon passé. Plus qu'un discours sur le désenchantement, j'essaie de leur transmettre l'envie de se battre pour donner un sens à leur vie.